



**HAL**  
open science

# Le stéréotype comme cliché concept et comme concept clé en analyse du discours

Véronique Fillol

► **To cite this version:**

Véronique Fillol. Le stéréotype comme cliché concept et comme concept clé en analyse du discours. Marges linguistiques (revue web) et in Gauthier, R. (dir.), Le stéréotype : usages, formes et stratégies. Actes du 21e colloque d'Albi Langages et signification, Toulouse, C.A.L.S./CPST, 45-55., 2001, 2-907055-12-13. hal-04070262

**HAL Id: hal-04070262**

**<https://hal.science/hal-04070262>**

Submitted on 15 Apr 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# Le stéréotype comme cliché-concept et comme concept-clé en analyse du discours

**Véronique Fillol**

Maître de conférences

Université de Nouvelle Calédonie

Nouvelle Calédonie

Novembre 2000

« Le nouveau n'est pas dans ce qui est dit,  
mais dans l'événement de son retour ».

M. Foucault, *L'ordre du discours*, Gallimard, 1971, p. 28.

## Introduction

Que dire du stéréotype qui n'ait déjà été dit, sans retomber dans les stéréotypes ?

Le stéréotype d'un point de vue théorique est tout d'abord un objet d'interrogation privilégié dès lors que l'on s'intéresse, d'une manière générale à la question du sens.

C'est dans cette perspective que s'inscrit la réflexion proposée ici, à titre de « communication introductive », au carrefour de disciplines qui utilisent le concept-clé de stéréotype. Il s'agit d'un "parcours sélectif" à partir d'approches qui ont construit la stéréotypie comme objet théorique, et de perspectives qui *placent l'analyse du stéréotype dans la problématique de praxis de construction du sens*. Il ne s'agit pas de proposer de synthèse des différentes approches dont l'objet de réflexion et d'analyse est le stéréotype, ni de présenter "l'histoire" des notions de stéréotype ou cliché ou lieu commun.<sup>1</sup> (cf. nombreux articles sur la question et notamment ceux de Ruth Amossy) mais de poser les termes d'une réflexion interdisciplinaire autour de la question centrale de la stéréotypie.

---

<sup>1</sup> AMOSSY Ruth. et HERSCHBERG PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés*. Paris : Nathan, coll. «128», 1997. Voir aussi AMOSSY Ruth., «La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine». In *Littérature*, 73, 1989, 49-63.

# 1. Réflexions pour alimenter la réflexion

## 1.1. Stéréotype – cliché – lieu commun - motif

Le choix du terme de stéréotype pour ce colloque est tout à fait arbitraire. Je n'ai pas fait de choix "épistémologique" ou "théorique" entre les termes de «cliché», «lieu commun» ou «stéréotype» ou encore de « motif ». On peut noter rapidement toutefois la force illocutoire de chacun de ces termes. Le stéréotype (de "stéréos" qui signifie "solide") et que nous interprétons comme ce qui peut constituer la charpente du discours. À propos de l'approche du «lieu commun», Andréa Semprini (cf. bibliographie) évoque judicieusement l'importance des deux termes :

« En simplifiant un peu, on pourrait dire que c'est le terme commun du syntagme «lieu commun » qui est ici rendu pertinent. Le LC fonctionnerait en somme comme un liant commun, serait un opérateur interactionnel d'importance primaire.(...) D'autre part, situé dans une perspective d'étude d'inspiration sémiotique, le LC peut être étudié comme producteur de significations qui, loin d'être de simples saisies représentationnelles du monde plus ou moins précises, renvoient à une activité créative et réflexive socialement située. (...) C'est le terme *lieu* qui devient à son tour pertinent comme espace socio-culturel de médiation symbolique. C'est à la jonction de ces deux perspectives d'études, et en insistant sur l'aspect génératif de cette activité, que nous proposons une définition du LC comme *déixis instituante*. Semprini A., «SUJET, INTERACTION, MONDES : Le lieu commun comme déixis instituante». In *Protée : théories et pratiques sémiotiques*, volume 22, numéro 2, printemps 94 : 8.

Les lieux communs sont des espaces faits de langage et fabriqués par le langage. De telles constructions existent, comme voies de passage où tout le monde peut se retrouver. (cf. travaux de Goffman).

Enfin, si l'on voit dans le terme de « motif » (concept important en sémiotique et folkloristique, cf. les travaux de Courtés) quelque chose de stable, de récurrent, celui-ci n'en est pas moins un des outils de la praxis énonciative<sup>2</sup> activant un sème (quelques sèmes) inhérent au lexème "motif" (du moins en langue française), à savoir, celui de "*ce qui met en mouvement*", et plus largement - une "stratégie" énonciative<sup>3</sup> qui participe de la production et de l'interprétation des objets sémiotiques.

---

<sup>2</sup> « On désigne par là le processus de sédimentation et de transformation des formes discursives que l'usage des communautés socioculturelles fixe sous forme de types, de stéréotypes ou de schémas. Ceux-ci se déposent alors dans le système, où l'énonciation les convoque, avant que de nouveaux usages les révoquent à leur tour pour constituer de nouvelles stéréotypies. Une telle approche, centrée sur le concept de **convocation**, élargit l'empan de l'énonciation en marquant la place de l'impersonnel', dans l'activité énonciative. » D. Bertrand In « L'impersonnel de l'énonciation », *Protée*, vol. 21, n° 21, hiver 1993, p. 25.

<sup>3</sup> Nous avons analysé dans une perspective sémiotique et folkloristique la migration des motifs du conte populaire *Le Petit Chaperon Rouge* à l'affiche publicitaire Coca-Cola (campagne de 1997). Cf. CARRASCO William J. et FILLLOL, Véronique. 1998. « Le Motif et l'énonciation : une

On associe trop souvent – il me semble – le stéréotype, le cliché à quelque chose de stable, de figé, alors qu'il y a précisément une dimension dynamique dans la stéréotypie, dans la convocation des stéréotypes. Dans mon propos, «stéréotype» ou «lieu commun» sont dénués de toute connotation esthétique ou idéologique : ce sont des termes neutres qui désignent un outil "ordinaire" de la pratique langagière.

## 1.2. Stéréotype et stabilité du sens. Stéréotype et langue.

S'interroger sur le stéréotype, c'est soulever une question beaucoup plus large, celle de la stabilité du sens, celle des formes stables. De même il semble que le point de vue sur le stéréotype présuppose une vision de la langue, ou tout au moins du rapport à la langue. Peut-être faut-il reconsidérer la question de la langue et de la parole, toute une tradition française à la fois sociologique et linguistique - comme le rappelle justement Greimas - considère la langue comme une des formes de l'existence de la société (Greimas, *Sémiotique et Sciences Sociales*), par opposition à la parole, qui, elle, est individuelle.

Denis Bertrand - que nous citons - rappelle que chez Greimas,

« en effet, l'énonciation individuelle ne peut être envisagée indépendamment de l'immense corps des énonciations collectives qui l'ont précédée et qui la rendent possible. La sédimentation des structures signifiantes, produit de l'histoire, détermine tout acte de langage. De fait, on peut alors comprendre qu'il y a un sens "déjà là", déposé dans la mémoire culturelle, archivé dans la langue, fixé dans les schèmes discursifs, que l'énonciateur actualise, réitère, ressasse, ou au contraire récuse, renouvelle, transforme. »<sup>4</sup>

et de conclure très pertinemment que, pour Greimas, l'impersonnel de l'énonciation régit l'énonciation individuelle, l'usage détermine la parole. Celle-ci, « *idéalement libre, (...) se fige et se gèle à l'usage, donnant naissance, par des redondances et des amalgames successifs, à des configurations discursives et des stéréotypies lexicales qui peuvent être interprétées comme autant de formes de «socialisation du langage»* »<sup>5</sup>

En d'autres termes, on n'échappe pas au cliché, au stéréotype, tout énoncé utilise les règles et les mots de la tribu, et ne peut donc être répétition et cliché, puisque l'on parle toujours avec les mots d'autrui, avec des mots chargés d'une histoire, d'une mémoire que je m'approprie, mais qui ne m'appartiennent pas. Ce qui est à la limite insupportable dans le cliché, c'est que c'est la langue qui y parle et non moi. (Lecerle, p. 129)

---

problématique en construction (Du conte populaire à l'affiche publicitaire : *Le Petit Chaperon Rouge*) ». In *L'Image*, Actes du 18<sup>o</sup> colloque d'Albi "Langages et Signification", C.A.L.S, pp. 197-217.

<sup>4</sup> BERTRAND D., Fiche de lecture, in *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 52-53-54, 1997, p. 88.

<sup>5</sup> GREIMAS A.-J., *Sémiotique et sciences sociales*, 1976, pp. 51-52.

La question n'est pas de se prononcer pour ou contre le stéréotype, de le dénigrer ou au contraire de le réhabiliter. Les trois termes-clefs qui accompagnent le titre du colloque, à savoir : « le stéréotype : usages, formes et stratégies » dépassent cette alternative et situe le stéréotype au cœur de la problématique de praxis de construction du sens. Il est dès lors question des conditions de ses formations, de ses usages, de ses formes et plus globalement des stratégies. L'on a déplacé ces dix dernières années l'objet d'analyse, il est bien plus question de reconnaître les usages, les pratiques ou en termes sémiotiques, les types de procès à l'intérieur desquels les pratiques du stéréotype s'insèrent que de chercher à circonscrire le stéréotype en lui-même.

### **1.3. Stéréotype et énonciation**

Pourquoi interroger la question du cliché ou du lieu commun ?

Le cliché - comme nous le rappelle H. Quéré est un bel exemple de réflexivité et pose la question simple mais pertinente : « *qu'est-ce qui vient en premier ? La répétition qui fait que le cliché prend forme et consistance ou la stabilité qui le rend propice au réemploi ?* »<sup>6</sup>

D'un point de vue sémiotique et énonciatif, les procédures de mise en discours d'une réalité extra-discursive mettent en oeuvre les notions de convocation, mais aussi de discursivisation et de représentation. Le stéréotype relève donc du discours, ou en termes sémiotiques de la praxis énonciative (cf. définition donnée *infra*). Il est tout à fait intéressant dans cette perspective d'analyser la convocation des lieux communs dans la mise en discours des discours sociaux.

### **1.4. Forme de l'expression vs forme du contenu**

Si les différentes études littéraires (Amossy : 1991 ; Dufays : 1994), psychosociales (Moliner : 1996), linguistiques, pragmatiques interrogent le *lieu commun* ou le *cliché* à l'intérieur des pratiques littéraires, conversationnelles ou sociales, rares sont les approches qui distinguent (selon les deux plans du langage) d'un côté le « parler par cliché » (correspondant au plan du contenu), et de l'autre le « parler par genre » (qui relèverait du plan de l'expression).

Or, la sémiotique s'est intéressée à toutes les formes de stéréotypie.

D'un point de vue méthodologique, la recherche des régularités (formes discursives) dans un corpus de textes relatifs à un type de discours<sup>7</sup>, peut conduire à une réflexion générale sur les rapports entre genre, code et texte.

---

<sup>6</sup> Op. cité : 102.

<sup>7</sup> Nous utilisons - dans cette occurrence - le terme de discours selon la définition que propose RASTIER dans l'ensemble de ses travaux, à savoir : « ensemble d'usages linguistiques codifiés attaché à un type de pratique sociale. Ex.: discours juridique, médical, religieux. » In *Sens et Textualité*, Hachette, 1989, p. 278.

En quoi les genres "répertoriées" dans une culture (et tradition) donnée participent de la constitution des discours de la presse<sup>8</sup>, et participent aussi de modes de communication spécifiques. Les discours de la presse convoquent en effet des clichés (lieux communs) pour construire leur discours, mais convoquent aussi des genres discursifs, c'est-à-dire que les genres rédactionnels s'inscrivent dans une pratique de type de textes (narratif, descriptif, etc.).

Du point de vue de la praxis énonciative, l'analyse de ces phénomènes est opératoire. Il ne s'agit pas pour nous d'analyser les discours de la presse sous l'angle des jeux d'intertextualité avec la littérature, mais de voir pour l'analyse de la presse féminine en tant que «macro-genre», comment les discours exploitent ou se détachent de «genres discursifs» tel que le récit, le dialogue ; et dans quelle mesure cette «mise à distance» participe du «positionnement identitaire» du magazine.

Si l'on examine, par exemple, une recette de cuisine ou une petite annonce, on se rend compte qu'il y a une mise en forme relativement stable, cette "forme" s'est en effet stabilisée par un certain nombre de contraintes (dans la programmation énonciative pour reprendre l'expression d'A. Zinna<sup>9</sup>). La forme énonciative est relativement stable puisque contrainte par une pratique sociale elle-même stabilisée, voire fortement codifiée<sup>10</sup>.

Si l'on veut bien admettre qu'il n'y a pas de stabilités, mais qu'il y va seulement de stabilisations, on a affaire désormais - du point de vue de la praxis énonciative - à une *topologie dynamique* où les formes dites stables apparaissent comme autant de morphologies en devenir. (Quéré Henri, 1998 111)<sup>11</sup>. Si l'on s'intéresse aux discours sociaux, on ne peut procéder à une

---

<sup>8</sup> Voir le travail de Thomas FERENCZI (1994) qui analyse la presse française, au carrefour du politique et de la tradition littéraire.

<sup>9</sup> «Les contraintes du genre de discours et du type de texte dans la programmation énonciative». Journées d'Études du Pôle Eros-LLA/CPST (28 Avril 1998).

<sup>10</sup> Les travaux de RASTIER sont à ce titre très intéressants. Il développe actuellement ses recherches autour des "activités et genres" : "Chaque pratique sociale se divise en activités spécifiques (ex. le jury de thèse, la conférence, le cours, la correction de copie, etc.), qui font un système de genres en co-évolution. Les genres sont spécifiques aux discours : un traité de physique n'obéit pas aux mêmes normes qu'un traité de linguistique. S'il y a influence des discours les uns sur les autres, chaque système générique reste autonome et évolue selon ses propres lois." (Résumé de la communication de F. Rastier au Colloque international de Sémiotique (3,4 et décembre 1998), à paraître.

<sup>11</sup> « On quitte là le domaine du savoir, celui dans lequel jusqu'ici on s'est cantonné, pour entrer dans le domaine du croire, assurément plus aléatoire, parce qu'il est pétri de subjectivité et d'affect. » Henri QUÉRÉ, «Le cliché : pour ou contre». IN MATHIS, Gilles. (textes réunis par). *Le cliché*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Coll. «Interlangues», 1998 : 111.

approche génétique, on a plutôt affaire à des routines, des comportements stéréotypés, des formes d'écriture régies par des motivations, des conventions, des contraintes qui se sont stabilisés peu à peu mais sont sujets à variation continue.

## 2. Convergences des aspects théoriques du Lieu Commun

Le tableau suivant présente les champs "théoriques" susceptibles d'être convoqués pour une réflexion interdisciplinaire sur le stéréotype. De cette sélection, nous voudrions souligner les lieux de convergences, à partir desquels une proposition des différentes propriétés du lieu commun est possible, à savoir, *développer une conception du lieu commun comme noyau de la compétence sémantique des sujets de l'énonciation, comme stratégie de production-interprétation des discours, et enfin comme porteur d'une axiologie.* On comprendra mieux ainsi, la pertinence du stéréotype comme objet d'étude, les enjeux et les perspectives d'une approche interdisciplinaire et les nombreuses applications possibles, tant en analyse du discours qu'en didactique du français, qu'en pratique de lecture, etc. .

L'objectif sera d'une part, tenter de proposer une synthèse - ne serait-ce que partielle - qui définirait une essence du lieu commun, et de proposer d'autre part *une réflexion méthodologique pour expliciter les articulations entre les différents modes d'existence du stéréotype.*

champ scientifique	concepts - mots clés	propriétés du Lieu Commun
<b>Sémiologie</b>	<i>doxa</i> énonciation et réénonciation	comme lieu commun comme transformation de la mémoire collective (Barthes : 1957)
<b>Lecture</b> <b>Littérature : Théories de la réception</b>	L'existence du stéréotype est fonction de sa lecture	comme construction de lecture (Amossy, 1991) Fondement même de la lecture (J.-L. Dufays : 1994)
<b>Théorie de l'énonciation</b>	déictiques ou embrayeurs	comme déixis instituante (Semprini : 1994)
<b>Sémiotique</b>	sens et valeur	activité créative et réflexive du lieu commun
<b>Socio-sémiotique de la réception</b>	sens négocié réception active	comme stratégie de production et d'interprétation des discours
<b>Théorie de l'argumentation</b> (Ducrot)	de Modificateurs de prédicats	comme porteurs de valeurs (Galatanu : 1994)

<b>Ethnométhodologie</b>	accord partagé	opérateur interactionnel "liant" commun
<b>Sociologie phénoménologique</b> (Schutz)	typicalité Pour une pragmatique du lieu commun stratégie	instauration et restauration des interactions  comme énoncé par un acte de discours et comme l'acte de discours qui énonce le topos (Daniel Cefaï : 1994)

## 2.1. Le lieu commun comme «lieu sémantique commun»

Les *Mythologies* de R. Barthes constituent, de ce point de vue, depuis longtemps déjà un premier inventaire suffisamment large, mais se posant plutôt comme détermination d'un *lieu sémantique commun* qui donne une assise sociale et fonde la cohérence interne d'un univers sémiotique, rendant compte du discours social<sup>12</sup> à la fois multiple et un.

Le stéréotype devient la forme générique du déjà dit et, pour Barthes, le symbole de l'assertion. C'est, à la limite, le pouvoir d'asserter, de poser son opinion comme vérité qui est mis en cause. Si l'on se place d'un point de vue "pragmatique", on peut dire que Barthes met l'accent sur l'acte illocutoire dans l'activité de "convocation" d'un stéréotype qu'il fait correspondre à un /pouvoir asserter/. Cet effet de sommation - pour reprendre l'expression de Berrendonner (1984)- est très important : en effet, l'emploi du lieu commun renvoie non seulement à une mise en commun d'un savoir déjà-là, mais aussi à un *effet d'objectivité*, puisque convoquer un lieu commun c'est aussi convoquer l'énonciation présupposée ("impersonnelle"), ce qui donne à son énonciation une force prédicative plus importante. Il ne faut pas voir dans l'emploi de clichés la seule convocation du contenu informationnel qui d'ailleurs est le plus souvent proche d'une valeur zéro :

« Donné comme par avance, le cliché, en un sens, n'apprend rien ni sur lui ni sur autre chose. Il représente en même temps un bel exemple de paradoxe

<sup>12</sup> « On comprend dès lors notre souci d'établir, ne serait-ce que de façon empirique, l'existence de sémantisme fondamental, de déterminer, aussi, les traits frappants de ce lexique : son caractère métaphorique et axiologique. Car, si l'on accepte la distinction de deux principales formes de la communication linguistique, la forme dialogique et la forme discursive, et si l'on tient compte de ce qui a déjà été dit à propos de la première de ces deux formes (dont l'interprétation sociale nous a amené à distinguer l'existence implicite d'une grammaire socio-sémiotique comprise comme connotation sémiotique de nos comportements sociaux), une socio-sémiotique discursive pourrait recouvrir le champ des manifestations de la seconde forme, discursive, de la communication sociale généralisée. Si (...) on voit qu'une telle socio-sémiotique doit prendre en charge tous les discours sociaux, indépendamment des substances, canaux ou médias qui servent à leur manifestation (télévision, cinéma, ...), ne serait-ce que parce qu'ils renvoient tous à un seul et même univers signifiant et parce que les formes d'organisation discursive qu'il décèlent sont comparables. » IN A.-J. Greimas, *Sémiotique et Sciences Sociales*, 1976 : 57.



communicationnel puisque, proche d'une information zéro, il peut donner lieu à une communication optimale. » QUÉRÉ Henri, «Le cliché : pour ou contre». IN MATHIS, Gilles. (textes réunis par). *Le cliché*, Toulouse : PUM Coll. «Interlangues», 1998 : 107.

Ce qui nous intéresse chez Barthes, c'est qu'il place au centre de la problématique du stéréotype la question de son énonciation et de sa réénonciation (nous parlons aujourd'hui de praxis énonciative).

La problématique que nous voudrions expliciter ici se trouve en filigrane dans les travaux de R. Barthes, nous avons retenu une citation - à titre d'exemple :

« Il serait bon d'imaginer une nouvelle science linguistique ; elle étudierait non plus l'origine des mots, ou étymologie, ni même leur diffusion, ou lexicologie, mais les progrès de leur solidification, leur épaissement le long du discours historique ; cette science serait sans doute subversive, manifestant bien plus que l'origine historique de la vérité : sa nature rhétorique, langagière ». In *Le plaisir du texte*, p. 69. (C'est nous qui soulignons).

Mais, là où Barthes voit un phénomène en quelque sorte réducteur<sup>13</sup>, et qu'il met de ce fait en avant le caractère fermé du lieu commun, il est intéressant d'opposer au contraire le caractère ouvert de ce processus. À l'option "pessimiste" de Barthes (1975) qui voit dans le stéréotype l'impossibilité même d'énoncer et d'écrire, on peut donc opposer au contraire une perspective "optimiste" qui considère le lieu commun comme activité laissant une grande part à la créativité.

Nous proposons - à l'instar de Semprini - de voir et *d'étudier le lieu commun comme producteur de significations* (Semprini, 1994). "Même dans le cas des motifs, ces "sortes de clichés stéréotypés", la signification n'est pas, loin s'en faut, préexistante à l'acte d'énonciation, souligne J. Courtés : "Auparavant, ce ne sont que des virtualités de sens, théoriquement en nombre indéfini"<sup>14</sup>. A. Semprini explicite cette même ouverture à propos du lieu commun :

« (...) il est important de souligner qu'un LC (lieu commun) avant de véhiculer un *savoir* (doxique ou scientifique), engendre et rend disponible de la signification. L'inscription de la problématique du L.C. au sein du champ plus général de la signification et de la réception rend immédiatement évidente la fragilité des lectures externalistes et véhiculaires du sens.(...) Le savoir articulé par le L.C. est par

---

<sup>13</sup> Un deuxième "argument", développé par Barthes à côté d'une vision stéréotypée du stéréotype, voire "comme cristallisation de la bêtise", est par contre très intéressant : c'est la vision du stéréotype comme "transformation de la mémoire collective". Dans le prolongement de cette réflexion, ce n'est pas tant de retrouver en quelque sorte "l'histoire" du stéréotype qui serait intéressant, mais plutôt de problématiser ce rapport du stéréotype à la mémoire dans le processus de signification et interprétation. P. FABBRI (avec la collaboration de L ESCUDERO CHAUVEL) insistant sur l'aspect créatif du stéréotype, imagine la possibilité d'organiser syntagmatiquement les lieux communs entre eux, et y voit même une forme de discours poétique. In «Douze esquisses sur les lieux communs», *Protée : théories et pratiques sémiotiques*, volume 22, numéro 2, printemps 94 : 104-108.

<sup>14</sup> Séminaire de D.E.A. (1996). Publié IN «L'énonciation en sémiotique». GHOUIRGATE Abdellatif, QUITTOUT Michel et SAYAH Mansour, (Textes réunis par), *Mélanges*, Toulouse : AMAM, 1998 : 35.

définition un savoir ouvert, un savoir flou qui s'offre à l'élaboration et à l'appropriation de l'autre. »<sup>15</sup>

## **2.2. Le lieu commun comme indice de lisibilité des discours**

La réflexion pourra prendre comme point de départ la thèse que *les lieux communs participent de la lecture-interprétation de l'image et des discours*<sup>16</sup>, à savoir que le lieu commun constitue le noyau de la compétence sémantique. On comprend l'image et les divers discours grâce à une certaine stabilité du sens que constituent les lieux communs.

Les différentes approches du lieu commun sélectionnées précédemment seront - en fait - un pré-texte, mieux des arguments (ou points de vue pertinents) à l'étude des formes ou configurations discursives. Si l'on accepte le postulat sémiotique de l'isomorphie entre le plan de l'expression et celui du contenu, les perspectives heuristiques et méthodologiques d'une approche socio-sémiotique du lieu commun pourront être appliquées - à titre d'hypothèse et d'interrogations - sur le genre<sup>17</sup>.

## **2.3. Le lieu commun comme porteur de valeurs**

Une autre problématique relative à l'étude des lieux communs (ou clichés ou stéréotypes) est la prise en compte de la dimension axiologique des lieux communs dans les discours. Nombreuses sont les approches soulignant le caractère subjectif du lieu commun<sup>18</sup>. La question n'est pas de proposer un inventaire des lieux communs dans un univers socio-culturel déterminé ou d'analyser le type de modalisation inscrite dans tel ou tel lieu commun, mais plutôt d'analyser dans quelle mesure, l'utilisation, la convocation de lieu commun permet au sujet de l'énonciation (énonciateur et énonciataire) de poser ou de confirmer une identité. Sans aborder spécifiquement la question

---

<sup>15</sup> SEMPRINI Andréa, «SUJET, INTERACTION, MONDES : Le lieu commun comme déixis instituante». In *Protée : théories et pratiques sémiotiques*, volume 22, numéro 2, printemps 94 : 9.

<sup>16</sup> La prégnance des stéréotypies dans la mémoire du sujet de l'énonciation et les considérations que nous développons ici amènent à définir l'objet-discours comme un objet social, un réseau de signifiants dont les significations virtuelles sont limitées à l'intérieur de chaque contexte de réception. La prégnance des stéréotypes a pour effet de rendre la plupart des textes ou discours lisibles, voire prévisibles, dans leurs contenus comme dans leurs formes ; c'est elle qui rend possible, dans certaines limites, la constitution d'une théorie de la signification (d'une sémiotique textuelle et discursive).

<sup>17</sup> D'où le sous-titre de notre thèse, dont la formulation quelque peu "jargonante" est volontairement réflexive : *Du Lieu Commun comme stratégie et des Formes et/ou formations Discursives comme Lieux Communs de l'énonciation*. Pour traduire d'autre part, l'aspect dynamique d'une étude du lieu commun et du genre dans la praxis énonciative, nous avons proposé le couple formes/formations. Le terme de «formation discursive» étant essentiellement utilisée dans les travaux de Foucault.

<sup>18</sup> Voir dans le numéro thématique de *Protée* : Paul PERRON & Marcel DANESI, «De la nature «subjective» des lieux communs». IN *Protée : théories et pratiques sémiotiques*, volume 22, numéro 2, printemps 94 : 29-34.

de la valeur, A. Semprini propose une approche du *lieu Commun comme déixis instituante*, en montrant que le lieu commun permet le déploiement d'un mécanisme de déixis instituante qui engendre, au sein de l'interaction, l'identité des sujets, les relations qui les relient et des versions du monde qui les entourent. On aperçoit dès lors, les ouvertures fructueuses d'une telle perspective<sup>19</sup>, si on la transpose à l'étude des genres.

Dès lors, l'objectif sera de chercher à saisir ces formes énonciatives impersonnelles qui participent non seulement des formes de prise en charge par le sujet de l'énonciation, mais aussi de l'expression de sa subjectivité. En termes sémiotiques, il s'agirait d'un parcours de référentialisation interne qui tente de rendre compte, d'une part, de "l'autonomisation de la valeur"<sup>20</sup>, et d'autre part, d'identifier un niveau (autonome ?) du discours : celui de l'axiologie.

## 2.4. Le lieu commun dans une sémiotique dialogique

Le lieu commun est de nature dialogique, et relève de ce que H. Quéré nomme "habitus" au point que le cliché "deviendrait le mode idéal de partage d'une langue"<sup>21</sup>. Utiliser, convoquer des clichés à l'intérieur d'une culture donnée, ou d'un groupe socio-culturel (societies), c'est non seulement "parler la langue de l'autre", mais aussi - au niveau de la programmation énonciative - convoquer le matériau préformé (on parle alors de "frames", scripts").

Quel que soit le contexte d'énonciation (conversation de la vie quotidienne, article d'un journal, devoir de classe, etc.), le cliché fait l'objet d'une évaluation négative (il suffit d'observer les définitions du dictionnaire<sup>22</sup>) :

---

<sup>19</sup> Perspective que nous développons dans notre thèse.

<sup>20</sup> On connaît l'apport essentiel de D. BERTRAND à la question de la référentialisation (interne et externe) en sémiotique. Dans un article fort intéressant (en portugais !), l'auteur propose d'analyser la fonction de "l'auto-alimentation" d'un motif passionnel (l'avarice étudié d'autre part par Greimas) dans un discours argumentatif, et présente les principes de sa formation (ou en d'autres termes le schéma-type du discours passionnel) comme suit :

1 - Dissociation entre l'objet initial et sa valeur qui le thématise,

2 - Virtualisation de l'objet et autonomisation de la valeur,

Transformation dynamique de la valeur dans une nouvelle figure actancielle. IN *Cruzero semiotico*, n° 5.

<sup>21</sup> « Dans la pratique - dit H. QUÉRÉ - le cliché jouit d'une naturalité qui fait qu'on en use sans forcément s'en rendre compte et que c'est seulement au prix d'un arrachement et d'une mise à distance qu'il apparaît pour ce qu'il est. Cette double appropriation qui consiste à se servir d'une chose empruntée pour la faire sienne fait elle-même directement écho aux thèses saussuriennes sur la nature du langage : phénomène social d'un côté, objet de consensus ou variété d'habitus au point que le cliché deviendrait le mode idéal de partage d'une langue, performance individuelle de l'autre, avec l'accent mis sur la singularité des occurrences et sur ce qu'après Greimas on pourrait appeler les "parcours" néologiques de la parole. » «Le cliché : pour ou contre». IN MATHIS, Gilles. (textes réunis par). *Le cliché*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Coll. «Interlangues», 1998 : 104.

<sup>22</sup> Le Petit Robert définit le «cliché» comme « une idée expression trop souvent utilisée » ; et propose comme synonyme : banalité, lieu commun, poncif, redite. Pour le «lieu commun», on

on reprocherait au cliché de "manquer de personnalité", voire de menacer le propre de l'énonciation, or, l'usage de clichés, de lieux communs ne serait-il pas un des fonctionnements du discours<sup>23</sup> qui ont besoin de s'appuyer sur le déjà dit<sup>24</sup>, le déjà "fait" (au sens de pratique) ? :

« Le cliché, ce peut donc être aussi le support dont le discours s'empare et auquel il se réfère directement ou en sous-main, soit qu'il s'agisse d'y faire écho pour le reprendre à son compte, soit au contraire qu'on ne le cite à comparaître qu'afin de mieux s'en démarquer. Le cliché, en ce sens, représenterait une sorte de "sub-text" courant sous les discours et servant d'appui et tantôt de repoussoir. »<sup>25</sup>

On rejoint ici l'approche d'A. Semprini exposée précédemment, pour qui le lieu commun - d'un point de vue ethnométhodologique - fonctionne comme un *liant commun* :

« Situé dans une perspective d'étude d'inspiration ethnométhodologique, le LC (lieu commun) permet de mieux comprendre comment les acteurs «meublent» leurs interactions et produisent *in situ* les significations nécessaires à la poursuite des cours d'action et à la stabilisation localisée d'un accord partagé, eu égard à la réalité du monde et à la possibilité même de l'interaction. En simplifiant un peu, on pourrait dire que c'est le terme *commun* du syntagme «lieu commun » qui est ici rendu pertinent. Le LC (lieu commun) fonctionnerait en somme comme un *liant commun*, serait un opérateur interactionnel d'importance primaire. » (Semprini, 1994 : 8)

Le lieu commun semble offrir une configuration particulièrement souple. *Cette configuration permet le déploiement des stratégies de manipulation* (dans le sens que la sémiotique narrative attribue à ce terme ; cf. Landowski, 1989) et elle offre la possibilité de parvenir à un accord partagé tout en respectant la diversité des positions des acteurs.

Si le lieu commun - comme le souligne A Semprini - institue un système d'acteurs spécifique, si celui-ci renseigne à la fois sur celui qui le propose (Perron et Danesi), sur celui à qui l'on adresse (Cefai) et sur ce dont il parle (Quéré). *Une structure énonciative prend forme et émerge progressivement au cours de l'interaction.* (Semprini : 1994 : 71). Ne peut-on pas faire l'hypothèse que la forme énonciative, ou le "moule" dans lequel l'énoncé est présenté qui englobe la scène d'énonciation et la scénographie de l'énonciation configure lui aussi une relation énonciative spécifique et modifie de ce fait la relation aux partenaires de la communication.

---

trouve la définition suivante : idée, sujet de conversation que tout le monde utilise (banalité) ; fait de style qu'un emploi trop fréquent a affaibli.

<sup>23</sup> « La théorie de la métaphore de Lakoff et Johnson, fondée sur l'analyse de métaphores conventionnelles, qui forment système et structurent notre pensée, nous apprend que les seules métaphores vivantes sont les mortes, parce que ce sont celles-là qui survivent, étant les plus réussies, ayant frappé l'imagination des locuteurs et été adoptées par la langue. » souligne J.-J. LECLERCE, «Du cliché comme réplique». IN MATHIS, Gilles. (textes réunis par). *Le cliché*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Coll. «Interlangues», 1998 : 128.

<sup>24</sup> Correspondant aux «présupposés» dans la terminologie d'O. Ducrot.

<sup>25</sup> Op. cité : 108.

### 3. Lieux communs et relations énonciatives

*Au vu des arguments précédemment exposés, qui développent le changement de statut de la problématique du lieu commun, ceux-ci nous permettent d'évaluer son importance à la fois comme phénomène théorique, comme concept sémiotique et comme outil analytique.* Pour conclure, nous voudrions esquisser rapidement les problématiques et perspectives qui se dégagent de la discussion précédente et qui mériteraient d'être approfondies. On peut ainsi poser le lieu commun comme lien du discours dans une perspective des objets-valeurs, dans le cadre d'une pragmatique de la communication, et bien sûr dans la perspective de l'énonciation .

La première problématique situe le lieu commun comme une unité sémantique de nature hétérogène, représentant un "savoir (quelconque) partagé", et en ce sens, il est un élément déterminant dans la production/interprétation des discours, mais aussi comme lien énonciatif, en ce sens qu'il aurait une fonction dans le contrat énonciatif (ou fiduciaire = question de l'adhésion).

Dans le cadre d'une pragmatique de la communication, le lieu commun comme son nom l'indique participe pleinement du processus de communication (cf. ethnométhodologie ou perspective énonciative proposée par F. Jacques<sup>26</sup>), en instaurant d'une part un effet d'objectivisation, en visant, une communication optimale, et participant du procès d'argumentation.

Enfin, dans le cadre de la troisième problématique, celle de l'énonciation<sup>27</sup>, nous avons vu comment le lieu commun institue un système d'acteurs spécifiques (Semprini), et implique en ce sens la *coopération énonciative*, mais il convient enfin, de souligner comment, "travaillé, il entre au service des stratégies inventives"<sup>28</sup>.

Nous proposons le tableau suivant qui situe les points de vue (ouvertures) théoriques et méthodologiques de la réflexion, en regard de trois problématiques, celle d'une sémiotique des objets-valeurs, celle d'une pragmatique de la communication et enfin, celle d'une *sémiotique de l'énonciation*.

	<i>Sémiotique des objets-valeurs</i>	<i>Pragmatique de la communication</i>	<i>Sémiotique de l'énonciation</i>
LE LIEU COMMUN			

26 Francis JACQUES, *L'espace logique de l'interlocution*. Paris : Presses Universitaires de France.

27 « L'énonciation travaille ainsi au croisement d'une double système de contraintes, avec des résultats opposés selon que l'emportent les formes et les modèles qui tendent à s'imposer ou la latitude dont on peut disposer. » Henri QUÉRÉ, «Le cliché : pour ou contre». IN MATHIS, Gilles. (textes réunis par). *Le cliché*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Coll. «Interlangues», 1998 : 104.

28 Op. cité : 109.

«comme <i>doxa</i> » ou comme lieu sémantique commun (1-2)	univers sémantique stable (BARTHES) Sémantisme fondamental (GREIMAS)	effet d'objectivation	lien socio-culturel (ethno-méthodologie)
comme «construction de lecture» (1-3)	producteur de signification ou activité créative (Semprini : 1994) (L'étude du motif : J. Courtés)	Communication optimale (Quéré : 1994)	Renforce le contrat énonciatif (Carrasco & Fillol : 1998)
comme «porteur de valeurs»	Autonomisation de la valeur (Bertrand)	Argumentation (Galatanu : 1994)	Comme "contraintes" «sous une description»
SÉMIOTIQUE DIALOGIQUE	Partage d'un code sémiotique	Interaction	Réflexivité
STRATÉGIES ÉNONCIATIVES	Rhétorique de la «bonne distance»	Effet de subjectivation	Humour, ironie, cynisme, dérision, etc. Configuration discursive complexe <sup>29</sup>

Nous avons repris des conceptions du cliché (LC) que nous faisons nôtre, le cliché, c'est la parole de l'autre, le cliché est ainsi de nature subjective (Perron & Danesi, 1994 : 29-34) mais aussi intersubjective, comme déixis instituante (Semprini, 1994) dont la perspective des acteurs a été largement développée par Landowski<sup>30</sup>.

Les articles présentés ici respectent les ateliers tels qu'ils ont été proposés lors du colloque. À noter que si l'ensemble des communications gravitent autour du stéréotype, le colloque a réuni des chercheurs issus de différentes disciplines (théorie littéraire, linguistique, communication sociale, didactique du français...) que nous remercions une fois de plus pour leur participation et collaboration à cette publication des actes en ligne.

## BIBLIOGRAPHIE

AMOSSY, Ruth.

1989. « La notion de stéréotype dans la réflexion contemporaine ». In *Littérature*, 73, 49-63.

1991. *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype*. Paris : Nathan.

AMOSSY, Ruth. et HERSCHBERG PIERROT, Anne.

1997. *Stéréotypes et clichés*. Paris : Nathan, Coll. «128».

<sup>29</sup> dont le syntagme discursif peut-être rendre compte en termes sémiotiques.

<sup>30</sup> Landowski propose dans une perspective socio-sémiotique d'interroger la notion d'identité par rapport à la stéréotypie, en proposant d'interdéfinir le «dandy» par rapport au «snob», au «caméléon» et à l'«ours», et à partir de dynamiques identitaires, centrifuges ou centripètes autour d'une figure sociale («M. Tout le Monde») jouant à la fois de rôle de pôle d'attraction et de repoussoir.

ANSCOMBRE, J.-C. (éd.).

1995. *Théorie des topoï*. Paris : Ed. Kimé.

BARTHES, Roland.

1957. *Mythologies*. Paris : Seuil, Coll. «Points».

BERTRAND, Denis.

1993 (a). (textes recueillis par) « Sémiotique et humour ». In *Humoresques*, 4, Janv.

1993 (c). « L'impersonnel de l'énonciation ; Praxis énonciative : conversion, convocation, usage ». In *Protée. Théories et pratiques sémiotiques*, vol. 21, 1, 25 - 32.

CARRASCO William J. et FILLLOL, Véronique.

1998. « Le Motif et l'énonciation : une problématique en construction (Du conte populaire à l'affiche publicitaire : *Le Petit Chaperon Rouge*) ». In *L'Image*, Actes du 18<sup>e</sup> colloque d'Albi "Langages et Signification", C.A.L.S, pp. 197-217.

CEFAÏ, Daniel.

1994. « Petite phénoménologie du lieu commun. *Construction de l'attitude naturelle, production du sens commun, stratégie d'identité sociale* ». IN *Le Lieu commun*, Protée : Théories et pratiques sémiotiques, vol. 22, 2, printemps 94, p.35-38.

CHARNAY, Thierry.

1995. « Formation de la stéréotypie discursive ». In *Ethnologie Française*, 2 : Le motif en Sciences Humaines, 266-277.

COURTÉS, Joseph.

1980. « Le motif selon S. Thompson ». In *Bulletin du GRSL*, EHESS / CNRS, 16.

1982. « Motif et type dans la tradition folklorique : problèmes de typologie ». In *Littérature*, 45.

1994. « Un lieu commun en ethnolettérature : le 'motif' ». In *Protée : théories et pratiques sémiotiques*, Université du Québec à Chicoutimi, vol. 22, 22, printemps 1994, 86-96.

1995. « Ethnolettérature, rhétorique et sémiotique ». In *Ethnologie française*, tome 25, Avril-Juin.

DEMOUGIN, Françoise.

1999. Langue, culture et stéréotypes... Série *Langages et cultures*.

DUFAYS, Jean-Louis.

1994. *Stéréotypie et lecture*, Mardaga.

*Ethnologie française* : Le motif en sciences humaines, tome 25, Avril-juin, 1995.

EVERAERT-DESMEDT, Nicole.

1995. « Publicitaire, architectural, théâtral : la ronde des motifs ». In *Ethnologie Française*, 2 : Le motif en Sciences Humaines, 278-286).

FABBRI, Paolo (avec la collaboration de Lucrecia Escudero Chauvel)

1994. « Douze esquisses sur les lieux communs ». IN *Protée : théories et pratiques sémiotiques*, volume 22, numéro 2, printemps 94, pp. 104-108.

FILLOL, Véronique

1998. *VERS UNE SÉMIOTIQUE DE L'ÉNONCIATION : Du lieu commun comme stratégie et des formes et/ou formations discursives comme lieux communs de l'énonciation énoncée (dans le presse féminine)*. Thèse Nouveau Régime, Université de Toulouse le Mirail.

FONTANILLE, Jacques.

1993 (a). « Les formes de vie », R.S.S.I, *Recherches sémiotiques*, Vol 3, Canada, pp. 5-12.

1993 (b). « Le schéma des passions ». In *Protée. Théories et pratiques sémiotiques*, vol. 21, 1, 33-41.

1995 (a). « Style et forme de vie » . In *Le Style*, Colloque d'Albi Langages et Signification.

GALATANU, Olga.

1994. « Convocation et reconstruction des stéréotypes dans les argumentations de la presse écrite ». IN *Le Lieu commun*, *Protée : Théories et pratiques sémiotiques*, vol. 22, 2, printemps 94, p.75-79.

GREIMAS, Algirdas-Julien.

1960. « Idiotismes, proverbes, dictons ». In *Cahiers de lexicologie*, 2, 41-61.

1976. *Sémiotique et sciences sociales*. Paris : Seuil.

GREIMAS, Algirdas-Julien. et FONTANILLE, Jacques.

1991. *Sémiotique des passions - Des états de choses aux états d'âme*, Paris : Seuil.

HERSCHBERG-PIERROT, Anne.

1980. « Problématiques du cliché ». In *Poétique*, 43, Septembre 1980, 334-345.

JENNY, Laurent.

1972. « Structure et fonctions du cliché ». In *Poétique*, 12, 1972, 495-517.

KLEIBER, Georges.

1988. «Prototype, stéréotype : un air de famille ?». IN *DRLAV*, 38.

LAKOFF, George et JOHNSON, Mark.



1980. *Metaphors we live*. Chicago : The University of Chicago Press.  
(tr. fr. *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Paris : Minuit, 1985).

LANDOWSKI, Éric et SEMPRINI, Andréa.

1994. «Le lieu commun». IN *Protée : théories et pratiques sémiotiques*, volume 22, 2, printemps 94.

LECLERCE, Jean-Jacques.

1998. «Du cliché comme réplique». In MATHIS, Gilles. (Textes réunis par) *Le cliché*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, Coll. «Interlangues» : 127-150.

MATHIS, Gilles. (Textes réunis par)

1998. *Le cliché*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Coll. «Interlangues».

MOLINER, Pascal.

1996. *Images et représentations sociales. De la théorie des représentations à l'étude des images sociales*. Presses Universitaires de Grenoble.

PERRON, Paul et DANESI., Marcel.

1994. « De la nature 'subjective' des lieux communs ». IN *Le Lieu commun*, Protée : Théories et pratiques sémiotiques, vol. 22, 2, printemps 94, p.29-34.

PUTNAM, Hilary.

1985. «Signification, référence et stéréotypes», IN *Philosophie*, 5 : 21-44.

QUÉRÉ, Henri.

1998. «Le cliché : pour ou contre». IN MATHIS, Gilles. (textes réunis par). *Le cliché*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail. Coll. «Interlangues», 1998 : 101-112.

QUÉRÉ, Louis.

1994. « L'événement «sous une description» : *contraintes sémantiques, croyances stéréotypiques et «natural facts of life as a morality»*. In *Le Lieu commun*, Protée : Théories et pratiques sémiotiques, vol. 22, 2, printemps 94, p.14-28.

SEMPRINI, Andréa.

1994. "Sujet, interaction, mondes". *Le lieu commun comme déixis instituante*. In *Le Lieu commun*, Protée : Théories et pratiques sémiotiques, vol. 22, 2, printemps 94, p.7-13.

ZILBERBERG, Claude.

1993. « Le schéma narratif à l'épreuve ». In *Protée. Théories et pratiques sémiotiques*, vol. 21, 1, 65 - 87.

